

frisque se multiplient; les fenêtres sont fermées par des tablettes en marbres transparents, ou simplement en pierre, percées de trous circulaires. Les meilleurs spécimens de cette architecture byzantine se trouvent à Athènes, à Daphni, à Voucano, à Siamari et à Navarin.

Section IV.—Grèce moderne¹.

§ 1.—**Gouvernement.**—Le gouvernement de la Grèce est une monarchie constitutionnelle et héréditaire. A la suite de la révolution pacifique de septembre 1843, une assemblée nationale fut convoquée. La charte votée par l'assemblée fut jurée par le roi le 30 mars 1844. Le pouvoir législatif s'exerce par le roi, le sénat et la chambre des députés. La personne du roi est inviolable, les ministres sont responsables. Tout homme qui possède une propriété quelconque ou qui exerce une profession indépendante est électeur à 25 ans; tout électeur est éligible à 30 ans. Les députés sont nommés pour trois ans et reçoivent 250 drachmes par mois durant la session. Les sénateurs sont nommés à vie par le roi; ils doivent avoir 40 ans; ils reçoivent 6000 drachmes par an. La charte garantit aux citoyens l'égalité devant la loi, la liberté individuelle, la liberté religieuse, la liberté de la presse, la gratuité de l'enseignement primaire et supérieur.

§ 2.—**Divisions administratives et population.**—La Grèce est divisée en 10 *nomarchies* ou préfectures et en 30 *éparchies* ou sous-préfectures, qui se subdivisent en *dimarchies* ou cantons, et celles-ci en communes administrées par des *parèdres*, espèces de maires. Tous ces fonctionnaires sont nommés par le roi. La population du royaume de Grèce s'élevait en 1855 à 1043153 h., ainsi répartis:

Préfectures.	Populations.	Chefs-lieux.
Attique et Béotie.....	95,229	Athènes.
Eubée.....	67,847	Chalcis.
Phthiotide et Phocide.....	87,876	Lamia.
Acarnanie et Etolie.....	101,578	Missolonghi.
Argolide et Corinthie.....	109,477	Nauplie.
Achaïe et Elide.....	125,967	Patras.
Arcadie.....	126,860	Tripolitza.
Messénie.....	100,757	Kalamata.
Laconie.....	88,425	Sparte.
Cyclades.....	139,337	Syra.

§ 3.—**Justice.**—« La Grèce possède un conseil d'État, une cour des comptes, une cour de cassation qui prend le nom d'*Aréopage*, deux

1. Pour tout ce qui concerne la Grèce moderne, nous renverrons nos lecteurs au livre spirituel de M. E. About : *la Grèce contemporaine* (1 vol. in-8, Paris, 1855), auquel nous ferons de nombreux emprunts. Cet ouvrage, qui dénote une grande connaissance de la Grèce, a soulevé dans ce pays bien des colères: cependant, sauf quelques personnalités regrettables, l'auteur sait rendre justice aux qualités des Grecs et louer ce qui mérite d'être loué, et, s'il ne leur épargne pas les traits de sa verve caustique, il faut reconnaître pourtant que ses critiques s'adressent surtout aux fautes commises par le gouvernement, et aux vices de l'administration.

cours royales siégeant à Athènes et à Nauplie, dix tribunaux de première instance, trois tribunaux de commerce, cent vingt justices de paix, un jury, des avocats, des notaires, des huissiers et point d'avoués. Elle possède un code civil provisoire emprunté au droit romain, au code Napoléon et à la législation allemande; un code de commerce, un code pénal, un code de procédure, dus à M. Maurer et calqués sur les codes français. Malheureusement les juges ne sont pas inamovibles et ils sont mal payés. Le jury et les témoins se montrent trop souvent d'une indulgence coupable pour les accusés, quand ils craignent le ressentiment de leurs familles. C'est pour une raison analogue qu'il a été si difficile de trouver un bourreau en Grèce.

§ 4.—**Monnaie, poids et mesures.**—L'unité de monnaie grecque est la drachme, qui vaut environ 90 centimes de France, et se divise en 100 *lepta* (au singulier, *lepton*). Des pièces de cuivre de 1, 2, 5 et 10 *lepta* sont les seules monnaies grecques qui circulent dans le royaume. Les pièces d'argent de 25 *lepta*, 50 *lepta*, 1 drachme et 5 drachmes, et les pièces d'or de 20 drachmes, qui ont été frappées à l'origine, ont complètement disparu; on avait oublié de retenir sur la valeur intrinsèque de chaque pièce les frais de fabrication, et les spéculateurs avaient intérêt à les fondre. Au lieu de changer le titre de ses monnaies, le gouvernement a cessé d'en frapper. Ce sont les monnaies étrangères qui en tiennent lieu. Le *zwanzig* autrichien, dont la valeur légale (95 *lepta*) est à peu près celle de la drachme, est la monnaie la plus usitée: il subit un rabais considérable si le chiffre 20 est effacé. La pièce de 5 francs vaut 5 drachmes 58 *lepta*. Le thaler d'Autriche de 2 florins vaut 5 drachmes 78 *lepta*; la piastre d'Espagne, ou colonnate, 6 drachmes. C'est encore une des monnaies favorites de l'Orient. Les pièces d'argent des îles ioniennes et les demi-couronnes anglaises n'ont pas cours, tandis que l'or anglais gagne beaucoup: le souverain vaut 28 drachmes 12 *lepta*.

Les *poids et mesures* ont été réglés suivant le système métrique par ordonnance du 28 septembre 1836. « Le législateur a pris la peine de baptiser à nouveau toutes nos mesures, auxquelles nous avions donné des noms grecs. Il appelle le centimètre un doigt, le décimètre une main, le mètre une coudée. Le peuple ne veut pas surcharger sa mémoire de cette nomenclature: il emploie pour toute mesure de longueur la *pique* de 56 centimètres, comme au temps des Turcs. Les poids légaux lui semblent trop difficiles à retenir: il ne connaît que l'*oque*, poids turc de 1250 grammes. L'*oque* se divise en 400 *drâmia*. Les mesures de capacité ont été établies en pure perte. Le peuple achète tout au poids, même le vin. » Les distances sont comptées en heures, qui représentent env. 5 kil.

§ 5.—**Agriculture, industrie, commerce.**—La Grèce est un pays pauvre, parce qu'elle manque de bras, de capitaux et de routes; mais elle n'est pas infertile. « Sur une étendue totale de 7 618 469 hectares, on compte approximativement 2 500 000 hectares de montagnes et de rochers, 1 120 000 hectares de forêts et 3 000 000 de terres arables, dont 800 000 hectares appartenant à l'État. Sur ces 3 000 000 d'hectares, on n'en compte pas plus de 500 000 en culture. » La rareté de l'eau cou-

rante est sans doute un grand obstacle; cependant le sol peut produire des céréales, de la vigne, des mûriers et des arbres à fruit. « Le blé, le seigle, l'orge et le maïs sont assez beaux dans les cantons pierreux; l'avoine réussit médiocrement, la pomme de terre tout à fait mal. Les pois, les haricots, les fèves, viennent bien et rendent beaucoup. Le riz se cultiverait avec succès dans les terrains humides. La Grèce produit annuellement pour 25 000 000 de céréales: elle pourrait en produire six fois plus; cependant elle est obligée d'en importer. » On cultive le coton avec succès, surtout à Livadie, à Argos et dans les îles. La garance et le tabac réussissent également, et le tabac indigène se vend en Grèce au prix de une drachme l'oque. La culture des oliviers, une des sources principales de la richesse des habitants, pourrait donner encore de plus brillants résultats, car le pays est couvert d'oliviers sauvages. Le peuple fait une grande consommation d'huile, tant pour sa nourriture que pour son éclairage: « car la chandelle de suif est inconnue dans le pays, et toutes les lampes du royaume brûlent exclusivement de l'huile d'olives. » Cependant on pourrait en exporter une quantité assez considérable; malheureusement l'huile est mal faite et conserve un goût de fruit désagréable; il faut quelque temps pour s'y habituer: aussi n'en exporte-t-on pas pour plus d'un demi-million. Le vin est le meilleur de tous les produits de la Grèce. Le vin de Santorin, et surtout le *vino santo*, est le plus estimé; c'est celui qui supporte le mieux l'eau, et qui se conserve le plus longtemps. Son goût rappelle un peu le Marsalla. Le vin de Malvoisie, qui se faisait au moyen âge à Monemvasie, se fabrique encore aujourd'hui dans les îles, et notamment à Tinos. Malheureusement les Grecs en sont encore à conserver le vin dans des outres, et, pour l'empêcher de se gâter, on le mélange de résine. De là un goût âpre et fort, auquel on finit par s'habituer, mais qui réduit à un million l'exportation des vins grecs. « Le raisin de Corinthe se cultive, depuis l'isthme jusqu'à Arcadia, sur presque tous les rivages du N. et de l'O. de la Morée. Le grain est d'une couleur violacée et de la grosseur d'une groseille; il n'a point de pépins et pend en longues grappes très-lâches. Aussitôt cueilli, on le sèche et on l'emballe. La presque totalité de la récolte est expédiée en Angleterre pour faire des plum-puddings. A peine peut-on se procurer à Athènes quelques grappes fraîches, et des raisins secs on n'a que le rebut. » Le raisin de Corinthe rapporte à la Grèce plus de 6 millions de drachmes; mais la consommation en étant bornée presque exclusivement aux besoins de l'Angleterre, cette production ne peut pas prendre une grande extension.

La culture des mûriers et l'élevage des vers à soie méritent au contraire d'être encouragés. Parmi les arbres fruitiers, ceux qui réussissent le mieux sont les orangers, les citronniers, les grenadiers, mais surtout les figuiers, les amandiers et les abricotiers. Le jujube vient bien dans les îles Ioniennes.

L'exploitation des forêts, qui sont encore abondantes sur le Taygète, sur le Parnasse, dans l'Acarnanie et dans l'Eubée, pourrait être une source considérable de richesses pour ce peuple, qui excelle dans la construction des navires. Pourtant la Grèce achète au dehors ses bois

de construction, et la vallonée¹ est le seul produit utile de ses forêts. D'une part, elle est dans l'impossibilité de les exploiter parce qu'elle manque de routes, et d'autre part, une sorte de manie sauvage pousse les Grecs à les incendier. Le voyageur qui fera le tour de la Grèce rencontrera presque tous les jours de vastes terrains noirs et charbonnés, souvent encore fumants, et aura probablement plus d'une occasion de voir flamber des arbres tout entiers. « C'est un axiome très-accrédité en Grèce, dit M. About, que nuire à l'État c'est ne nuire à personne. C'est en vertu de ce principe que les bergers incendient régulièrement les bois taillis, pour être sûrs que leurs troupeaux trouveront au printemps de jeunes pousses à brouter. Ces naïfs incendiaires ne se cachent pas pour faire de pareils coups. Les laboureurs s'amuseaient aussi de temps en temps à débarrasser le sol de tous les arbres dont il est encombré: ils semblent convaincus que l'arbre est une créature malsaine. D'autres, enfin, détruisent par désœuvrement, pour le plaisir de détruire. » Les malheureux ignorent que le manque d'arbres est la principale cause de l'aridité et de l'insalubrité de la Grèce; qu'en déboisant les montagnes, ils tarissent les sources et les rivières, et livrent le pays aux fureurs du vent du nord, qui enlève la terre végétale; que la culture, que les rideaux de forêts sont les meilleures barrières contre ces miasmes qui répandent partout les fièvres et déciment la population. Mais les lois faites pour réprimer cette barbarie sont restées impuissantes. Les travaux agricoles sont ceux qui répugnent le plus au caractère grec; la plupart du temps ils sont laissés aux femmes. Une école d'agriculture fondée à Tirynthe par Capo d'Istria a été presque abandonnée, et les étrangers qui ont tenté de fonder des établissements agricoles ont, en général, peu réussi.

La Grèce nourrit peu de bestiaux, parce qu'elle a peu de pâturages. Les bœufs et les vaches y sont rares. Les brebis et les chèvres y sont nombreuses, et trouvent facilement à brouter partout. Les chevaux qu'on trouve en Grèce viennent presque tous de la Thessalie, de la Macédoine ou de la Syrie: ils ont les qualités et les défauts des chevaux turcs, l'ardeur, la fougue, la sobriété, mais aussi l'indocilité et l'insensibilité au mors. A défaut de fourrages, ils se nourrissent d'orge. L'âne est, en Grèce comme dans tout l'Orient, une monture précieuse et bien plus alerte que dans nos climats. Le gibier consiste surtout en lièvres, perdrix rouges, bécasses, canards sauvages, cailles, tourterelles et grives. Le poisson est abondant sur les côtes; mais les Grecs se livrent peu à la pêche. La tortue est assez commune, mais elle est un objet de dégoût, et n'est jamais employée comme aliment. Le miel de l'Hymette est encore digne de sa réputation. L'ours et le sanglier ont complètement disparu; on trouve encore en Morée quelques canards et même quelques chacals. L'aigle, le vautour et l'épervier sont les oiseaux de proie les plus communs. « La chouette habite toujours la ville de Minerve, mais elle n'y règne plus. »

L'exploitation des productions minérales est malheureusement trop

1. La vallonée est la cupule du gland du *quercus agrifolia*: on l'emploie beaucoup en Europe comme mordant, pour la teinture.

négligée. Les marbres du Pentélique et de Paros sont toujours les premiers marbres du monde. Le premier, d'un grain fin, brillant, et comme légèrement pailleté, convient surtout à l'architecture : le marbre de Paros n'a pas d'égal pour la transparence, et convient surtout à la statuaire. A Carysto, en Eubée, existe un marbre cipolin célèbre dans l'antiquité. L'Hymette, les environs d'Eleusis, produisent des marbres moins estimés ; mais des carrières de *rouge antique* et de *vert antique* ont été retrouvées dans l'Archipel et dans le Taygète : aucune de ces carrières n'est exploitée. — Le charbon de terre, de l'espèce appelée *lignite*, a été trouvé à Marcopoulo, en Attique, et à Koumi, en Eubée : le premier est de qualité inférieure, et ne contient pas plus de 45 % de carbone pur ; mais celui de Koumi est bien supérieur, et équivalait aux deux tiers d'un poids égal de houille anglaise. Il serait employé avec avantage dans les usines, si ce n'est dans la navigation à vapeur. L'île de Zéa renferme un gisement de plomb argentifère, qui n'est pas exploité, bien que le minerai contienne 80 % de plomb, et le plomb 000125 d'argent. L'émeri de Naxos rapporte à l'État 100000 drachmes par an. Les pierres et les plâtres de Milo sont mal exploités, et ne rendent pas ce qu'on pourrait en attendre. L'île de Thermia contient des eaux minérales efficaces.

L'industrie est à peu près nulle en Grèce : tous les produits manufacturés qui s'y consomment sont importés. Quelques filatures de soie à Athènes, au Pirée, à Mistra et à Calamata, une filature de coton à Patras, sont les seules fabriques du royaume. La construction des navires à Syra, au Pirée, à Patras, à Galaxidi, est actuellement l'industrie la plus développée et celle qui a le plus bel avenir. Les bâtiments coûtent deux tiers de moins que les nôtres.

La Grèce n'a d'autre commerce que le commerce maritime ; mais c'est son côté le plus brillant : en 1856, elle possédait 5052 navires de commerce, jaugeant 2955001 tonnes, et servis par environ 30000 matelots. Le cabotage de la Méditerranée orientale lui appartient presque entièrement. Mais la navigation à vapeur n'a reçu presque aucun développement. « Le plus sérieux obstacle qui s'oppose au commerce grec est le manque de capitaux. L'intérêt légal de l'argent est de 10 % pour les prêts ordinaires, et de 12 % pour les affaires de commerce ; mais il ne se fait, pour ainsi dire, que des prêts usuraires. » La Banque nationale, organisée par un Français, M. Lemaitre, et soutenue par des capitaux particuliers, est le seul établissement de crédit qui inspire de la confiance. L'administration centrale est à Athènes ; il y a des succursales à Patras et à Syra. Son capital est de 516 millions de drachmes : elle a fait en 1847 pour près de 23 millions d'affaires.

Les voies de communication sont peut-être le signe le plus certain de la prospérité matérielle d'une nation. Or, la Grèce est presque entièrement privée de routes. Celles d'Athènes au Pirée (2 lieues), de Nauplie à Argos (31.), et de Loutraki à Callimaki (21.), sont les seules véritablement carrossables. La dernière a été construite et est entretenue par le Lloyd autrichien. Les routes d'Athènes à Thèbes par Eleusis (131.), d'Athènes à Kiphissia (41.), de Calamaki à Corinthe (21.), et de Navarin à Modon (31.), sont fort mal entretenues. Le reste de la Grèce

n'a plus que des sentiers praticables seulement pour les chevaux. Partout les ponts tombent en ruines, et on franchit à gué les rivières. Le gouvernement grec a fait appel aux capitaux étrangers pour remédier à cet état de choses. Un chemin de fer d'Athènes au Pirée a été récemment mis en adjudication ; mais il faudra sans doute bien du temps pour réaliser ces projets.

§ 6. Armée.—Marine.—L'armée grecque se monte à env. 10000 h. (9686). Depuis 1838, elle est recrutée par une conscription, qui fournit 1200 h. de contingent annuel. La cavalerie y figure pour 306 h., l'artillerie pour 466 h., l'infanterie de ligne pour 6474 h., la gendarmerie pour 1398 h. Les gardes frontières ou irréguliers, qui avaient été dissous en 1854, à cause des désordres auxquels ils s'étaient livrés, sont au nombre de 491 h. La phalange est un corps purement honorifique, où l'on a inscrit, à titre de récompense, tous les anciens chefs de la guerre de l'indépendance. L'armée grecque est encombrée d'officiers sans emploi. On compte soixante-dix généraux. « L'école militaire des Evelpides jette tous les ans sur le pavé une douzaine d'adjudants sous-officiers sans avenir. » L'armée grecque porte un uniforme à l'européenne, composé d'une tunique bleue, d'un pantalon blanc : le costume des officiers est terne. La gendarmerie rurale conserve le costume national ; l'aspect de ces soldats est vraiment pittoresque, bien qu'ils ressemblent un peu aux brigands qu'ils sont chargés de poursuivre. La marine n'est pas moins encombrée d'officiers que l'armée de terre. « Son personnel se compose de 1150 h., qui ne naviguent pas. Sur ces 1150 h., on compte 450 officiers. C'est un peu plus de deux hommes par officier. » Le matériel se compose de 26 bâtiments ; portant 149 canons, dont 2 corvettes et 1 bateau à vapeur, l'*Othon*, de 6 canons ; 8 goélettes, dont 4 à vapeur, etc.

§ 7. Finances.—Les finances sont peut-être la branche la plus déplorable de l'administration. Suivant les chiffres officiels, le budget des recettes s'élevait, pour l'année 1857, à 22920 277 drachmes, et celui des dépenses à 22 542 883 drachmes. Mais en aucun pays on ne doit se défier davantage de cet équilibre apparent. Il est notoire que le budget de la Grèce est constamment en déficit, et, loin d'aller en diminuant, les embarras s'accroissent d'année en année. « Les recettes de l'État se composent des contributions directes, des contributions indirectes, du produit des établissements publics, du domaine, de la vente des biens nationaux, des revenus ecclésiastiques, des recettes sur les exercices clos, de revenus divers, des avances faites par les trois puissances protectrices. » L'impôt foncier est payé en nature, tant est grande la rareté du numéraire. « Le percepteur assiste à la récolte et prélève immédiatement la dime. L'État se charge d'emmagasiner et de vendre les fruits qu'il a perçus. On devine aisément tout ce qu'un pareil mode de perception a d'irrégulier, et combien il peut être préjudiciable à l'État. Si la récolte est abondante, il est forcé de vendre à vil prix la part qui lui revient ; si la récolte manque, il ne lui revient rien. » La plupart des impôts qui doivent être payés en argent sont mal payés, grâce au mauvais vouloir ou à l'insolvabilité des populations, grâce à l'incurie ou à la corruption des percepteurs. « L'État est pro-

priétaire d'une grande partie du territoire ; il possède à peu près tous les terrains que les Turcs possédaient avant la guerre de l'indépendance ; » mais les fermages ne rentrent pas, et la vente des terrains trouve peu d'acquéreurs sérieux. Nous avons indiqué (§ 5) le peu de parti que la Grèce tire de ses productions déjà si restreintes ; l'importation dépassant l'exportation de plus du double, le pays ne peut s'enrichir. « Les douanes forment environ le quart du revenu public. Les droits à l'importation sont de 10 % ; les droits à l'exportation de 6 % sur la valeur des marchandises. Mais la contrebande est tellement facile en Grèce, et la nature du pays la favorise si bien, que le fisc est privé tous les ans d'une somme considérable, et que la statistique est privée de renseignements positifs sur le mouvement de l'importation et de l'exportation. » Les avances des puissances protectrices, destinées à payer les intérêts et l'amortissement de la dette extérieure, se montent annuellement à 3835473 drachmes. « Les dépenses de la Grèce se composent de la dette publique (dette intérieure, dette étrangère), de la liste civile, des indemnités aux chambres, du service des ministères, des frais de perception et de régie, de frais divers. » La liste civile du roi est de 1000000 de drachmes ; l'armée et la marine coûtent plus de 6000000 de drachmes. C'est trop cher pour un pays dont l'indépendance et la neutralité sont garanties par les grandes puissances. Les sinécures, les pensions distribuées à la faveur, contiennent une autre source d'abus. Quant à la dette extérieure, elle comprend l'emprunt de 60 millions, fait en 1832, sous la garantie des puissances protectrices, et un emprunt fait à la Bavière. L'emprunt de 60 millions a servi surtout à indemniser les créanciers de la Grèce, et principalement la Turquie ; le reste a été dilapidé par le conseil de régence : la Grèce a pu disposer à peine de 10 millions. Pendant trois ans, la Grèce a payé les intérêts de cet emprunt ; depuis, elle a renoncé à le faire, et cette charge est retombée entièrement sur les trois puissances qui l'avaient garanti. Outre cette dette reconnue, la Grèce doit encore à certains capitalistes anglais 10 millions de livres sterling, empruntés, pendant la guerre de l'indépendance, par les gouvernements provisoires de Tripolitza et de Nauplie, et dont les intérêts n'ont jamais été payés. « La seule différence entre ces deux dettes, c'est que les Grecs reconnaissent la première, parce les créanciers ont du canon, et nient la seconde, parce que les créanciers n'en ont pas. » Cette dette ne sera jamais payée, et il est fort à craindre qu'il n'en soit de même de la dette reconnue. Aussi peut-on dire avec M. About que la Grèce vit en pleine banqueroute depuis le jour de sa naissance.

§ 8. Religion.—L'immense majorité des Grecs appartient à l'Église schismatique d'Orient, qui s'intitule *Église orthodoxe* ou *anatolique*, et se divise en quatre grands patriarchats, dont le siège est à Constantinople, à Jérusalem, à Antioche et à Alexandrie. Avant la guerre de l'indépendance, l'Église de Grèce relevait du patriarchat de Constantinople. Depuis 1833, elle ne relève que d'elle-même ; la constitution de 1844 consacra le fait et l'érigea en principe, et le patriarche de Constantinople le reconnut conditionnellement par une bulle, appelée le *Tomos*. Toutefois, la constitution religieuse du royaume n'a été réglée que par

la loi de juin 1852. L'Église de Grèce est régie par le *Saint-Synode*, siégeant à Athènes, et composé de cinq membres, présidés par le métropolitain d'Athènes : elle compte vingt-quatre sièges épiscopaux, dont onze archevêchés. « Le métropolitain reçoit 6000 dr. par an ; chacun des dix archevêques, 5000 dr. ; chaque évêque, 4000 dr. Le clergé inférieur n'est pas salarié par l'Etat ; il perçoit certaines redevances sur les récoltes, et surtout il vit de l'autel. » Les prêtres grecs (*papas*) sont mariés. Les moines (*caloyers*) sont encore nombreux, bien que le gouvernement ait fermé beaucoup de couvents. M. About et M^{me} de Gasparin ont tracé de spirituels tableaux de leur vie insouciant et sensuelle, de leur naïve ignorance, et en même temps de la bonhomie de leur hospitalité. (V. Mégaspiléon.)

Les Grecs sont sincèrement attachés à leur religion. Elle représente pour eux un des éléments vitaux de leur nationalité. Ils observent scrupuleusement les fêtes et les jeûnes du Carême. Les fêtes de Pâques sont signalées par des réjouissances, et surtout de grands repas, qui dégèrent souvent en orgie. La Grèce est couverte d'églises et de petites chapelles qui tombent en ruine, mais ne sont jamais complètement abandonnées. Un grand nombre d'entre elles s'élèvent sur l'emplacement d'anciens temples païens, et on trouve, la plupart du temps, un rapport entre leur nom actuel et le nom du dieu auquel le temple était consacré. Ainsi, Apollon répond à St. Elie (Ἡλιος, le soleil), Minerve à Ste Sophie (Ἁγία Σοφία), ou à la Vierge, les Dioscures et Hercule à St. Georges et à St. Michel, etc., etc. L'Église grecque a souvent fait preuve d'intolérance, en persécutant les juifs, et en poursuivant des protestants accusés de prosélytisme. Cependant les catholiques romains sont assez nombreux dans les Cyclades, où ils comptent six sièges apostoliques.

§ 9. Instruction publique.—La Grèce, où l'instruction publique est gratuite à tous ses degrés, compte un assez grand nombre d'établissements. Outre l'Université d'Athènes, elle possède une école polytechnique, qui n'est qu'une école d'arts et métiers ; une école normale, qui ne forme que des instituteurs primaires ; un séminaire, sept lycées, un établissement pour l'éducation des filles, cent soixante-dix-neuf écoles helléniques, où l'on apprend un peu de grec ancien, et trois cent soixante-neuf écoles communales, qui ne donnent que l'instruction élémentaire ; une école militaire et une école d'agriculture. Nous avons parlé de ces deux dernières écoles. « L'enseignement de l'Université d'Athènes, dit M. About, est réparti en quatre facultés, de théologie, de philosophie, de droit et de médecine. La faculté de philosophie comprend treize cours de littérature, de linguistique, de sciences et d'histoire. On voit que les Grecs appellent philosophie, comme au temps de Thalès, l'ensemble des connaissances humaines. La faculté de philosophie remplace à elle seule une faculté de lettres et une faculté de sciences. » Mais les sciences y tiennent une place insuffisante ; les langues et les littératures de l'Occident y sont omises. « Les Grecs s'imaginent que leurs ancêtres savaient tout, et ils se trompent. Les cours de la faculté de philosophie sont beaucoup moins fréquentés que les autres. C'est qu'ils n'aboutissent à aucune carrière

lucrative. » Le désir d'apprendre est un des traits les plus caractéristiques et les plus honorables du caractère grec. Il n'est pas rare de voir des fils de paysans suivre les cours de l'Université. Mais cet amour exagéré pour les professions libérales n'est pas sans inconvénient dans un pays où l'agriculture manque de bras, et où l'industrie est encore à créer.—Nous citerons encore l'Observatoire d'Athènes, la Bibliothèque, quelques musées naissants, les hôpitaux. Il est à remarquer que tous ces établissements publics ont été fondés par des souscriptions particulières.

La Grèce compte aussi plusieurs sociétés savantes ; la plus connue est la *Société archéologique d'Athènes*, constituée définitivement en 1837 sous les auspices du roi Othon. Un grand nombre de savants et de hauts personnages de l'Europe figurent parmi ses correspondants et ses souscripteurs. Elle veille à la conservation des monuments, et s'occupe de recherches archéologiques. Elle publie, aux frais du gouvernement, le *Journal archéologique*, où sont reproduites les inscriptions nouvellement découvertes.—La médecine compte aussi la *Société médicale d'Athènes*, fondée en 1836, qui doit publier bientôt un bulletin de ses travaux. Elle reçoit des allocations du roi, du ministre de l'instruction publique, et des cotisations particulières. Elle distribue un prix annuel, qui, en 1847, a été décerné à M. le professeur Piorry, de Paris.—La *Société d'histoire naturelle, à Athènes*, fondée en 1835, a une organisation analogue ; elle a formé un cabinet d'histoire naturelle, qui prendra du développement.—La *Société des beaux-arts* n'a pas encore reçu d'organisation définitive, ni commencé ses travaux.

« Athènes possédait en 1852 dix-neuf imprimeries, contenant quarante presses, huit fonderies, dix presses lithographiques ; Syra, cinq imprimeries et une fonderie ; Tripolitza, Nauplie, Patras et Chalcis avaient aussi des imprimeries. Il se publiait en Grèce quatre recueils périodiques et vingt-deux journaux, dont deux en français : le *Moniteur grec* et le *Spectateur de l'Orient*. Les journaux sont à peu près toute la littérature du pays. Les quelques livres qui ont été imprimés en grec moderne sont des traductions du français. La littérature originale se compose de quelques tragédies enflées, de quelques odes emphatiques et de quelques histoires de la guerre de l'indépendance. » « Le peuple n'est pas poète ; il est encore moins artiste. Tous les Grecs chantent faux et du nez, sur un ton lamentable ; ils ne sont ni peintres, ni architectes, ni sculpteurs. Le petit peuple d'Italie témoigne un respect religieux pour les œuvres d'art, qui font la richesse du pays. Le petit peuple de Grèce ne respecte rien. » Il détruit pour le plaisir de détruire. Les Grecs ont fait sauter le lion de Chéronée ; ils ont couvert d'ignobles bâtisses la muraille de marbre du temple de Delphes, et mutilé la statue de marbre que David d'Angers avait donnée à la ville de Missolonghi. Quand on leur reproche ces actes de vandalisme, ils les mettent sur le compte des Turcs.

§ 10.—*Population de la Grèce. Aspect, caractère, mœurs des habitants.*—Nous avons dans les paragraphes précédents esquissé plus d'un trait du caractère grec ; il faut achever ce portrait, surtout au point de vue pittoresque. « La race grecque, dit M. About, compose la

grande majorité de la nation. C'est une vérité qu'on a essayé de mettre en doute. Suivant une certaine école paradoxale, il n'y aurait plus de Grecs en Grèce ; tout le peuple serait albanais, c'est-à-dire slave. Mais il suffit d'avoir des yeux pour distinguer les Grecs, peuple fin et délicat, des grossiers Albanais. La race grecque n'a que fort peu dégénéré. La guerre de l'indépendance a détruit, il est vrai, la plus grande part de la population. Depuis que la Grèce est libre, elle s'est repeuplée, mais par l'accession de familles grecques. Les unes venaient de Constantinople même, et de ce fameux quartier du Phanar qui a mené si longtemps les affaires de la Turquie. Les premières familles d'Athènes, les plus riches et les plus instruites, sont des familles *phanariotes*. D'autres Grecs du Nord, les chefs montagnards de la Thessalie, de l'Albanie, ceux-là même qui avaient commencé la guerre de l'indépendance, et que la diplomatie abandonnait au pouvoir des Turcs, sont venus s'établir dans le royaume. Avec les autres chefs, qui habitaient autrefois la Morée, ils forment la partie la plus originale et la plus colorée du peuple grec. Ils se donnent à eux-même le titre de *pallicares*, c'est-à-dire de braves. Ils sont restés fidèles au costume national et ont conservé leurs mœurs guerrières et une partie des usages turcs. Leurs femmes, sans être positivement enfermées, sortent peu de chez elles ; elles ignorent l'usage du corset et portent le bonnet national. Ce sont les hommes qui portent le corset. Les Phanariotes s'habillent à la française, et ressemblent à tous les peuples de l'Europe. Entre les Pallicares et les Phanariotes, mais plus près des derniers, se placent les *insulaires*. Ils sont tous ou marins ou marchands. Ils portent le bonnet rouge avec un pli particulier, la veste courte et l'immense pantalon des Turcs. C'est un fait digne de remarque que le prétendu costume national des Grecs est emprunté soit aux Turcs, soit aux Albanais. Voici la toilette d'un Pallicare d'Athènes : une chemise de percale avec un grand col rabattu, sans cravate ; un caleçon court en coton ; des bas quelquefois ; toujours des guêtres agrafées jusqu'au genou ; des babouches rouges ; une foustanelle ou jupe très-ample, serrée à petits plis autour de la taille ; une ceinture et des jarretières étroites en soie de couleur ; un gilet sans manches ; une veste à manches ouvertes ; un bonnet rouge à gland bleu ; une large ceinture de cuir où l'on suspend le mouchoir brodé, la bourse, le sac à tabac, l'écritoire et les armes. La veste et les guêtres sont presque toujours en soie et souvent brodées d'or. Le costume d'un domestique de bonne maison vaut 600 francs. En hiver ou en voyage, les Pallicares s'enveloppent dans un manteau de laine blanche, qui imite assez bien la toison d'une brebis, ou dans un énorme surtout de feutre grossier imperméable à la pluie. En été, pour se défendre des coups de soleil, ils enroulent un mouchoir en guise de turban autour de leur bonnet rouge. Dans quelques villages le turban est encore de mode et l'on rase les cheveux. Le costume des femmes est varié à l'infini ; chaque village a le sien. Les Athéniennes portent une jupe de soie ou d'indienne, suivant leur condition, avec une veste de velours ouverte par devant ; elles se coiffent du bonnet rouge tombant sur l'oreille, et le plus souvent elles se contentent de rouler autour de leur tête une

grosse natte de cheveux tortillée avec un foulard. Cette énorme natte leur appartient, car elles l'ont payée ou reçue en héritage. Les Albanaises portent une longue chemise de toile de coton, brodée au bas, au col et aux manches, avec de la soie de toutes couleurs. C'est la partie essentielle de leur vêtement. Elles y ajoutent un tablier et un paletot de grosse laine, une large ceinture noire, et pour la coiffure une écharpe de coton brodée comme la chemise. On rencontre à chaque pas des femmes qui n'ont sur elles que cet habillement élémentaire. » La race grecque est célèbre par la beauté de son type, mais ce n'est ni à Athènes ni en Attique qu'il faut en chercher des échantillons, car le fond de la population est albanais. « Les belles Grecques, qui sont rares, ne se rencontrent que dans certaines îles privilégiées, ou dans quelques replis de montagnes où les invasions n'ont pas pénétré (surtout en Laconie). Les hommes, au contraire, sont beaux et bien faits dans tout le royaume. Leur haute taille, leur corps svelte, leur visage maigre, leur nez long et arqué et leurs grandes moustaches sans barbe, leur donnent un air martial. L'obésité est un mal inconnu chez eux. »

Nous n'entreprendrons pas de juger ici le caractère et la valeur morale des Grecs; il y a quelques années à peine, tout voyageur croyait devoir en faire le panégyrique le plus ampoulé, et si quelques-uns, par exception, se permettaient quelques critiques, comme Mme de Gasparin, on les accusait d'injustice envers un peuple malheureux. Cet enthousiasme est bien tombé depuis quelques années; une réaction en sens inverse s'est faite sous l'impression de la guerre d'Orient, et, à mesure qu'on a mieux connu les Grecs (le livre de M. About n'y a pas peu contribué), on les a jugés avec plus de sévérité. Nous avons mentionné l'aptitude des Grecs au commerce et à la marine, leur éloignement de l'agriculture et l'industrie, l'incurie et le désordre de leur administration. Les Grecs sont un des peuples les plus intelligents de l'Europe; ils aiment l'étude, ils sont d'une sobriété exemplaire, commandée d'ailleurs par le climat; ils n'ont pas de passions violentes, et leurs mœurs sont chastes. Leurs qualités principales sont l'amour de la liberté, de l'égalité, et le patriotisme. On n'oubliera pas par quels efforts ils ont reconquis leur indépendance. Sans l'aide de l'Europe, ils auraient succombé à coup sûr; mais peu de peuples ont montré plus d'héroïsme qu'ils ne l'ont fait dans cette glorieuse lutte. Il n'y a pas d'aristocratie parmi les Grecs, il ne saurait y en avoir; à peine ont-ils un nom de famille; on s'appelle encore par exemple Dimitri, fils de Michel, et les noms des familles illustres eux-mêmes ne sont guère que des surnoms. Il n'y a pas de gros propriétaires fonciers, et les fortunes commerciales sont rares dans le royaume. Le Grec aime son pays pour son pays; il y revient après avoir fait fortune à l'étranger; il donne par souscription, ou il lègue, en mourant, des sommes considérables pour des établissements utiles. Mais on reproche aux Grecs leur indiscipline, leur jalousie et leur égoïsme, leur vanité et leur vantardise, et surtout le peu de dignité de leur caractère; leur réputation de probité n'est pas non plus très-brillante.

Les Grecs lettrés d'Athènes affectent beaucoup de civilité pour les

étrangers; ils aiment à parler politique et à faire du prosélytisme en faveur de leur nation. L'hospitalité qu'ils vous offrent est partout la même; on vous fait asseoir, on vous apporte une pipe ou une cigarette, une tasse de café ou un verre d'eau édulcorée avec une cuillerée de *glyko*, ou confiture de cerise, ou un morceau de raht-loukoum, pâte transparente et parfumée d'essence de roses, qui est d'origine turque. Mais l'hospitalité grecque va rarement plus loin, et l'on pénètre difficilement dans l'intérieur des familles. Un usage qui frappe tout d'abord les étrangers, c'est l'habitude qu'ont les Grecs de manier et d'égrener constamment un gros chapelet. Ils n'y attachent aucune idée religieuse, car les Turcs ont la même habitude: c'est un passe-temps, une espèce de jouet.

Si les Grecs lettrés d'Athènes ressemblent à peu près aux autres peuples de l'Europe, on est bientôt frappé de l'énorme disproportion qui existe entre cette élite peu nombreuse et le reste de la nation, de la misère et de l'état de barbarie qui se cache sous cette écorce légère de civilisation. Sans sortir d'Athènes, on pourra observer que le peuple ignore les premiers éléments des arts les plus nécessaires à la vie. Leur alimentation et l'intérieur de leurs maisons sont également misérables et malpropres. Ils manquent presque entièrement de meubles, ils s'assoient et mangent par terre, sur une natte. Ils couchent tout habillés, enveloppés dans des couvertures ou des manteaux, rarement sur des matelas ou des coussins; l'été, ils couchent dans la rue ou sur les toits. Ils ignorent l'usage du peigne et ne se lavent jamais. Dans les campagnes, leurs maisons sont de pauvres huttes de pierre, dont l'intérieur ne contient souvent qu'une salle sans fenêtre ou avec des fenêtres sans vitres, où s'entassent le soir, pêle-mêle, hommes, femmes, enfants, animaux domestiques. « L'intérieur, dit Mme de Gasparin, ressemble à une écurie; les vêtements déchirés, couverts de taches, y pendent à des clous; chaque trou de la muraille donne asile à de vieilles hardes mêlées avec des épis de maïs, des morceaux de fromage rance, des clous rouillés ou des bouteilles cassées. Une teinte noire, produit de vingt couches de crasse superposées, couvre les murs. Au milieu de tout cela, des raisins, des sacs de froment, des tonneaux dégoutants d'huile. Il n'y a pas de cheminée, la fumée va où elle peut. D'ustensiles, point: quelques vases pour faire bouillir de l'eau, quelques pots de terre pour la tenir fraîche, une planche à pétrir, deux ou trois tonnelets, cinq ou six morceaux de fer aplatis en forme de pelle, recourbés en forme de pincettes; une table ronde, haute de huit pouces, quelquefois une planche fixée sur deux pieds en guise d'escabeau: voilà le mobilier. Les femmes n'ont pas de ménage à tenir, elles ignorent les premiers principes d'ordre et de propreté; jamais un balai dans les mains, rarement une aiguille, plus rarement un morceau de savon. Les plus habiles savent tisser des manteaux ou des tuniques, tourner le fuseau et broder patiemment les ornements de leurs vêtements. » Dans beaucoup de localités, ce sont elles seules qui travaillent à la terre.

La nourriture des paysans aisés se compose de pain, d'olives marinées tant bien que mal dans la saumure, de légumes, d'œufs, de fromage

de brebis salé appelé *minsinthra* et conservé dans des outres; quelquefois de poulets maigres, rarement de viande d'agneau. La grande majorité des Grecs n'en mange que le jour de Pâques: on prépare alors l'agneau à la *pallicare*, c'est-à-dire bourré d'herbes aromatiques, et cuit tout entier à la broche devant un grand feu. Dans bien des endroits, les paysans ne mangent que des galettes de maïs, cuites sur la braise. Leur boisson est l'eau avant tout, quelquefois du vin mêlé de résine, plus rarement du *raki*, espèce d'eau-de-vie légère, ou du *mastic*, espèce d'anisette tenant en dissolution la résine de ce nom, qui se précipite et forme un nuage blanc quand on la mêle avec l'eau.

« Les Albanais forment près du quart de la population du pays. C'est une race forte et patiente, aussi propre à l'agriculture que les Grecs le sont au commerce. » Les Valaques nomades sont tous bergers. On leur attribue la plupart des rapines qui se commettent en Grèce. Les Étrangers feront bien de les tenir à distance. En approchant des troupeaux ou des villages, l'on devra aussi se défendre contre les chiens. « Ces monstres frisés se précipitent en nombre sur tout Européen qui passe. Leurs maîtres, au lieu de les retenir, s'amusent souvent à les exciter. On ne s'en débarrasse qu'à coups de pierres. Ces animaux n'ont aucun respect pour le bâton; mais les pierres leur inspirent une terreur superstitieuse. » Il nous reste peu de mots à ajouter sur quelques détails des mœurs grecques: le voyageur aura sans doute l'occasion d'assister à quelques mariages, à quelques fêtes de village, à quelques-unes de ces danses où les hommes se rangent d'un côté, les femmes d'un autre en se tenant par la main. La description de ces scènes nous entraînerait trop loin; on la trouvera d'ailleurs dans tous les récits des voyageurs, et ce sont de ces choses qu'il vaut mieux voir que lire. Le brigandage est une question qui touche d'un peu plus près le voyageur. Son existence presque permanente n'est que trop réelle, et aux époques de trouble il prend un développement alarmant. C'est une arme politique entre les mains des partis. On s'en sert pour faire tomber un ministre, pour se débarrasser d'un ennemi. Il est positif que beaucoup d'hommes importants ont été les complices de ces excès. Toutefois le brigandage empêche rarement l'étranger de circuler. On sait assez bien d'avancé les régions où il ne faut pas s'aventurer, et, sous la conduite d'un bon courrier, les accidents sont rares. On courrait beaucoup plus de risques en essayant de voyager seul. Selon M. About, il serait inutile d'emporter des armes; les brigands grecs ne vous attaquent qu'en grand nombre et à coup sûr, et toute résistance ne peut être que funeste. Nous croyons toutefois qu'une paire de revolvers est une bonne précaution contre les maraudeurs, dans un pays où tout le monde est armé.

Section V.—Langue grecque.

§ 1.—Formation du grec moderne. — Grâce à l'étude du latin, un Français arrive en peu de jours à lire assez couramment les journaux italiens, et à demander en cette langue les objets les plus nécessaires à la vie. L'étude du grec ancien devrait nous donner la même facilité pour le grec moderne, car il y a encore moins de différence entre ces

deux langues qu'entre le latin et l'italien. Leake fait observer avec raison que la langue grecque n'a pas péri, comme le latin, sous l'invasion des barbares: l'empire grec a traversé le moyen âge, et, même sous la domination turque, le grec est resté la langue des vaincus, qui ne se sont jamais fondus avec les vainqueurs. La langue grecque est donc restée à peu près ce qu'elle était sous le Bas-Empire; elle n'a pas reçu une systématisation, une grammaire nouvelle, comme l'italien, et les efforts des Grecs lettrés pourront peut-être la rétablir dans sa pureté. On peut dire en effet qu'il y a aujourd'hui en Grèce deux langues, la langue écrite et la langue parlée. La langue écrite, celle des journaux et des écrivains grecs modernes, affecte de plus en plus de se rapprocher du grec ancien, et un bon helléniste de nos écoles arrive rapidement à la lire. La langue parlée présente au contraire une double difficulté, la prononciation et la corruption de la langue.

Si nous savions prononcer comme les Grecs modernes le peu de grec ancien que nous avons appris, nous aurions déjà fait un grand pas pour la pratique de la langue grecque; mais dans nos écoles nous avons adopté une prononciation de convention qui n'a pas le moindre rapport avec celle des Grecs modernes; aussi méconnaissions-nous les mots qui nous sont le plus familiers. Il est pourtant reconnu aujourd'hui que, si la prononciation des Grecs modernes n'est pas tout à fait identique avec celle des anciens, c'est au moins celle qui s'en rapproche le plus.

Les différences qui distinguent le grec moderne du grec ancien portent sur:

- 1^o L'altération de la langue elle-même, qui consiste principalement dans:
 - a.—Certaines altérations dans les consonnes radicales des mots, telles que le changement du π en μ , du δ en τ , etc., etc.
 - b.—Certaines syllabes ajoutées ou retranchées aux mots anciens, Ropo pour Oropo, Likona pour Helicon, Levsina pour Elevis, etc., etc.
 - c.—Un système d'abréviations et de crases qui se retrouve souvent dans le grec des âges primitifs et qui montre que, si le grec moderne diffère beaucoup de celui de Thucydide, il se rapproche davantage de celui d'Homère et d'Hésiode.
 - d.—L'habitude de ne pas décliner les substantifs, et de ne conjuguer les verbes que dans quelques-uns de leurs temps plus ou moins altérés, de former le futur avec un auxiliaire, etc., etc. On comprend combien il résulte de barbarismes et de solécismes de toutes ces irrégularités.
 - e.—Le changement d'acception d'un grand nombre de mots anciens, le mot général pris pour le mot particulier, l'adjectif transformé en substantif, etc.

2^o L'introduction de mots étrangers: ce sont principalement des mots slaves, turcs ou italiens; ces derniers désignent surtout les objets de consommation, ils fournissent les expressions géographiques, etc.

Ajoutons que le grec moderne présente des dialectes comme toutes les langues; mais ces dialectes ne constituent pas des différences importantes.